

LE TACT DE L'ANALYSTE, ENTRE TECHNIQUE ET STYLE

Ouverture¹

- :- :- :- :- :- :- :-

Daniel Weiss

En guise de préambule : l'adresse

Dans le champ de la psychanalyse, mais aussi ailleurs, c'est l'adresse qui rend possible une élaboration de l'expérience, aussi balbutiante soit-elle. Aucun travail possible sans un « public », supposé susceptible d'entendre et de s'approprier ce qui se dit, d'en faire sa propre affaire, fût-ce dans la méprise. On ne sait jamais tout à fait à qui on parle, mais on ne parle pas à n'importe qui. C'est ce qui, dans le domaine qui est le nôtre, rend nécessaire l'existence d'un collectif organisé (ce qui ne veut pas nécessairement dire une association ayant officiellement pignon sur rue).

Celles et ceux qui ont répondu à ma proposition de travail portant sur le tact de l'analyste constituent sans aucun doute un regroupement hétérogène. Certains travaillent dans le champ de la psychanalyse (avec toutes les acceptions à donner au terme « travail ») depuis de très nombreuses années, d'autres n'y sont que depuis peu. Certains soutiennent une pratique clinique, d'autres non. Certains se désignent comme psychanalystes, d'autres exercent sous une autre enseigne. Aussi hétérogène soit-il apparemment, le public qui s'est constitué en réponse à cette proposition de travail en représente, de fait, l'adresse, dans la mesure où je lui suppose un trait commun : chacun de celles et ceux qui le constituent se trouve être partie prenante de l'expérience freudienne, à un titre ou à un autre. Ou plutôt au seul titre qui importe vraiment, celui d'analysant, à quelque point qu'il en soit de son rapport à la psychanalyse. Qu'on soit praticien ou pas, qu'on soit inscrit dans une analyse en cours, ou qu'on y ait été, ou même qu'on n'en soit qu'au seuil, peu importe. Dans le champ de la psychanalyse, c'est en analysant qu'on y est, c'est en analysant qu'on écoute et c'est en analysant qu'on parle, du moins dans le meilleur des cas. Celles et ceux à qui cette proposition s'adresse sont supposés analysants, et en cela ils constituent une adresse susceptible d'entendre (avec ce que cela peut impliquer de mal-entendu) et de répondre (de quelque manière que ce soit). C'est cela, cette communauté, qui permet que la parole soit effectivement orientée. Il y aurait, bien sûr, à préciser encore ce qui fait le commun de cette communauté. Il faudrait développer l'apparent paradoxe qui veut que ce commun se constitue à partir de ce qui, pour chacun, est le plus singulier. Nous y viendrons peut-être.

J'ajoute que le fait de s'adresser à un public constitué par cette « communauté d'expérience »² représente à mes yeux un des temps de l'acte analytique. Pas de pratique orientée par la psychanalyse sans l'existence de lieux de travail où élaborer cette pratique. Et quand on parle de « public », il n'est pas nécessaire qu'il soit nombreux et que l'élaboration prenne la forme de la parole ex-cathedra. Il existe toutes sortes de manières de s'adresser à cet Autre. Chacune

¹ Reprise écrite approximative de la première séance du séminaire éponyme le 17 octobre 2017

² Je reprends là une formulation de Lacan en 1967 (dans la première version de sa « Proposition d'octobre sur l'analyste de l'École »).

représente une forme de travail en attente de relance. L'existence de lieux d'adresse fait partie intégrante de l'institution analytique. Par « institution analytique », je n'entends pas ici ce qu'on désigne parfois ainsi, à savoir les associations de psychanalyse, mais le dispositif nécessaire pour la pratique analytique et sa transmission : analyse proprement dite, supervisions, procédures diverses de questionnement de l'expérience et de la pratique, et aussi lieux d'élaboration collective (séminaires, groupes de travail etc...).

Y mettre du sien - Incompréhension qui ouvre/incompréhension qui ferme

L'hétérogénéité évoquée plus haut constitue à mes yeux un grand avantage. Elle force à expliciter et elle empêche de se laisser prendre à l'illusion de la compréhension. Pour certaines personnes présentes, les choses qui se diront pourront résonner comme des redites, du déjà su, déjà connu. Et d'autres, ou les mêmes, pourront peut-être trouver ce qui se dit, obscur, abscons, incompréhensible. Nous sommes un certain nombre à penser que dans le champ de la psychanalyse ce n'est pas par le biais d'explication, d'explicitations, et de réduction à l'univocité d'un sens qu'on peut faire état de l'expérience et des concepts qui permettent de la penser. Ce n'est pas à partir d'un dispositif de type universitaire que peuvent se produire des effets d'enseignement, de formation, de transmission (autant de termes qui ne sont pas synonymes). Ce qui a trait à l'inconscient ne se transmet pas de cette façon-là. Il est beaucoup plus intéressant de se heurter à un certain type d'incompréhension quand on entend quelqu'un qui parle ; s'y heurter afin de pouvoir y mettre du sien, plutôt que du su. À condition que cette incompréhension ouvre, donne le désir d'y aller voir. À condition qu'elle s'adresse au désir plutôt qu'au Surmoi. Un certain type d'énonciation (et c'est, reconnaissons le, assez spécifique du champ de la psychanalyse) a le chic pour produire chez l'auditeur un sentiment d'exclusion, l'impression de ne pas « en être », de ne pas faire partie des heureux élus capables de comprendre, de partager cette jouissance de la langue commune (et de préférence, obscure). Cela s'accompagne de honte et/ou de culpabilité, liées à sa propre bêtise et au sentiment d'ignorance. Il y a aussi des discours auxquels on ne comprend rien, ou pas grand chose, qui produisent un tout autre effet, plutôt du côté de l'ouverture et de la relance. Cela dépend essentiellement, sans aucun doute, de la position énonciative de celle ou celui qui parle, mais aussi parfois du transfert de celle ou celui qui écoute... Peut-être faut-il accepter parfois de ne pas comprendre pour pouvoir entendre et se laisser surprendre.

« Entre technique et style »

C'est le sous-titre que j'ai donné à ces soirées du mardi. Cela aurait pu en être le titre. Si j'ai privilégié la notion de « tact » ou plutôt peut-être « Takt » - pour garder au terme son sens plus riche dans la langue de Freud -, c'est parce qu'elle se situe, me semble-t-il, à l'exact point de recoupement de la technique et du style.

« Technique » est un terme qu'habituellement nous n'aimons pas beaucoup, sans doute pour de très nombreuses raisons. La technique paraît s'opposer à l'invention, qui elle, en revanche est une catégorie que les analystes affectionnent. Privilégier la dimension du style dans l'acte analytique, c'est en souligner la portée comme invention.

Cette opposition entre technique et style est évidemment extrêmement réductrice. Et puisque les analystes aiment à se comparer à des artistes, même si, comme le dit Radmila Zygoris, ce

sont plutôt des boutiquiers qui se voudraient des poètes³, on pourrait leur rappeler qu'un style suppose une technique. Il suffit d'évoquer par exemple le domaine de la musique et ceux qui en sont les interprètes (« interprètes » : cela devrait être parlant pour des analystes !).

Cette apparente opposition entre technique et style pourrait assez facilement s'incarner dans la figure de nos deux maîtres (des miens en tout cas). Une approche simplificatrice verrait assez facilement en Freud un tenant des nécessités d'une technique sans faille. La précision, la rigueur, et le caractère sans concession des principes qu'il développe dans les articles du recueil *La technique psychanalytique* peuvent inciter à le situer de ce côté. Ces principes ont pour but de permettre la constitution d'un dispositif⁴ pour que l'expérience puisse avoir lieu. C'est ce que d'aucuns appellent « le cadre ». Avec d'autres, je préfère le terme de « praticable » et la métaphore théâtrale qu'il implique : la constitution d'une scène pour la scène, une scène pour donner lieu à la scène du transfert, afin que la parole analysante puisse venir y prendre place.

À l'opposé, il n'est pas difficile de faire de Lacan le tenant de l'invention et, par là, du style. L'extraordinaire liberté de sa pratique y invite. Mais également les principes qu'il soutient depuis le début de son enseignement. J'ai déjà, à de nombreuses reprises, souligné la radicalité du renversement qu'implique une formulation apparemment tautologique comme « une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste »⁵. Ce n'est plus l'application d'une théorie dans le cadre d'un dispositif formalisé qui définit ce qu'est une analyse, mais l'acte de celui qui soutient l'expérience. La notion d'acte analytique n'a pas encore été mise en valeur en 1955, quand Lacan écrit les « Variantes... », mais c'est de cela qu'il s'agit dans ce texte. Cette façon de mettre en avant l'entière responsabilité de l'analyste ne fera que s'accroître à mesure du développement et de l'élaboration de Lacan avec la place accordée au « désir de l'analyste » et à l'autorisation de l'analyste « que de lui-même », ainsi qu'avec l'écriture du Discours de l'analyste. Ces notions, bien connues, répétées et ressassées, n'en demandent pas moins, comme toujours, à être dépliées et interprétées pour pouvoir rester pertinentes dans notre pratique.

Une approche simplificatrice peut donc opposer Freud-la-technique et Lacan-le-style. On remarquera cependant que Lacan, aussi libre et inventif soit-il, ne renonce pas à un certain nombre de dispositions préconisées par Freud, même s'il en laisse totalement de côté d'autres et en adapte certaines. Il n'ignore évidemment pas qu'il faut une scène pour le transfert, ou si on préfère une scène pour la scène : un espace où la parole pourra venir prendre place dans le cadre du transfert. On notera à l'inverse que Freud s'il énonce certaines règles « techniques » rigoureuses et intransigeantes les fait précéder, en 1912, de la remarque suivante :

« J'espère qu'en s'y conformant [les règles techniques exposées ici] les praticiens éviteront bien des efforts inutiles ainsi que certaines omissions, mais je n'hésite pas à ajouter que cette technique est la seule qui me convienne personnellement. Peut-être un autre médecin, d'un tempérament tout à fait différent du mien, peut-il être amené à adopter, à l'égard de malades et de la tâche à réaliser, une attitude différente. C'est ce que je n'oserais contester. »⁶

³ : Je renvoie à son séminaire de 2003 *Psychothérapie et/ou psychanalyse* (<http://www.radmila-zygouris.com/psychotherapie-etou-psychanalyse/>)

⁴ : Il y aurait à développer cette question en considérant l'expérience de l'analyse comme un dispositif, au sens que Michel Foucault donne à ce terme. Nous reprendrons peut-être à un moment la question sous cet angle.

⁵ « Variantes de la cure-type » 1955, *Écrits*, p. 329

⁶ « Conseil aux médecins... » *La technique psychanalytique*. Trad. A. Berman p. 61

On pourra également se souvenir des commentaires qu'il livre à Ferenczi dans une lettre du 4 janvier 1928 en réponse à l'envoi par celui-ci de l'article « Élasticité de la technique psychanalytique » (Nous aurons l'occasion de revenir sur cet article de Ferenczi) :

« Votre travail témoigne de la maturité réfléchie que personne n'approche. Car mes conseils sur la technique proposés en leur temps étaient surtout négatifs [*là Freud se réfère à ses articles sur la technique*]. Je considérais comme essentiel de faire ressortir ce qu'on ne doit pas faire, de mettre en lumière les tentations qui s'opposent à l'analyse. Presque tout ce qui est à faire je l'ai abandonné au tact tel qu'il est introduit par vous. Mais ce que j'ai obtenu ainsi, c'est que les obéissants n'ont pas pris note de l'élasticité de ces mises en garde et s'y sont soumis comme à des prescriptions ayant force de tabou. »

Pas l'un sans l'autre : pas l'un des maîtres sans l'autre, c'est ce que pourrait énoncer chacun de ceux qui se réfèrent à l'orientation lacanienne. Et pour l'acte analytique pas de technique sans style, évidemment, mais pas non plus de style sans technique.

L'hypothèse de l'inconscient

L'argument de ce séminaire « le tact et l'acte » est à lire avec un autre : celui que nous proposons pour présenter le thème de l'année du Cercle freudien à Lille. Il y est question de « l'hypothèse de l'inconscient ». C'est même le titre que nous lui avons donné. Le terme « hypothèse » n'est pas sans évoquer le vocabulaire mathématique et scientifique. Il implique une supposition (traduction latine du grec « hypothèse »), celle d'un savoir à prendre, que Freud nomme « inconscient ». Cette supposition, cette hypothèse, constitue le postulat à partir duquel peut être menée une expérience. Postulat, bien plutôt que croyance, dont il s'agit de développer toutes les implications au cours de cette expérience. Nul doute qu'un tel postulat puisse produire des effets de croyance, mais ce n'est là qu'un effet, transférentiel, parmi d'autres possibles, une conséquence contingente, nullement obligée. Le transfert, à considérer lui comme une nécessité, ne prend pas forcément la forme d'une croyance.

S'il fallait l'explicitier, je dirais que ce postulat consiste à considérer que le langage produit, sur les parlants que nous sommes, toutes sortes d'effets au-delà de ce que nous croyons en savoir et de ce que nous pensons. Une analyse consiste à rendre raison de ces effets.

Parler « d'hypothèse », avec les connotations scientifiques dont ce terme est porteur, permet de considérer l'analyse comme une expérience. Freud privilégie le terme de cure. C'est là souligner la dimension thérapeutique dans laquelle il entend situer indéniablement son invention. Nous avons, tout particulièrement aujourd'hui, à soutenir ce versant (psycho)thérapeutique ». Ne pas laisser cela aux magiciens, gourous, rééducateurs, scientifiques de toutes sortes. J'ai déjà évoqué ce point à de nombreuses reprises. Mais il est assuré que l'analyse freudienne ne se limite pas à ce registre thérapeutique. Elle est également porteuse d'une dimension épistémique. Elle produit des effets de savoir pour celui qui s'y inscrit, et ce de plus d'une manière. Et au-delà de cette double visée (psycho)thérapeutique et épistémique, une analyse est aussi, à proprement parler une expérience, au sens où on peut en attendre un changement dans et du sujet. Elle rejoint, en ce sens, un certain nombre d'expériences spirituelles, si du moins on veut bien retirer à ce syntagme la connotation religieuse dont il est porteur⁷.

⁷ Je renvoie à ce sujet au livre de Jean Allouch (déjà évoqué à de nombreuses reprises) *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ?* - Réponse à Michel Foucault - Paris - Epel - 2007

Comprendre et résister :

Une des faces de l'acte analytique (au singulier, nous y reviendrons) consiste à soutenir, envers et contre tout, l'hypothèse de l'inconscient. Envers et contre tout, c'est à dire envers et contre les résistances qui se déploient dans l'expérience, à commencer par celles de l'analyste, compte-tenu de « l'horreur » qu'il éprouve pour son acte (nous aurons sans aucun doute à expliciter ce que signifie cette horreur postulée par Lacan). C'est bien le sens de toutes les recommandations freudiennes quant à l'adoption d'une attitude sans concessions sur la fréquence des séances, le paiement etc. Dans cette perspective, toutes les bonnes raisons référées à la rationalité consciente, et qui en appellent à la compréhension de l'interlocuteur (qu'il se présente comme thérapeute ou analyste), sont à considérer comme autant de résistances. Et comprendre, c'est, d'une certaine façon, résister. Un des aspects du tact freudien consiste à introduire la juste dose de compréhension, c'est-à-dire de résistance, la dose minimale pour que l'expérience ne s'interrompe pas.

Le « transfert à l'inconscient »

Le premier effet attendu de la mise en jeu de l'hypothèse de l'inconscient, est ce que nous avons appelé dans l'argument de l'année, le « transfert à l'inconscient ». C'est ce qui est censé se produire au cours des entretiens liminaires. Cela dépend de l'acte de l'interlocuteur, et en cela de son tact. « Transfert » est ici à entendre au sens premier de « déplacement », passage du savoir référentiel attribué à l'expert psy que l'on vient consulter, au savoir textuel à venir, engendré dans l'expérience⁸. Ce savoir, effet de la parole qui se déploie entre les deux protagonistes, peut être appréhendé pour autant qu'existe une dissymétrie, une « disparité subjective » comme dit Lacan, entre ces protagonistes, pour autant qu'il ne sont pas à la même place. C'est la mise en jeu du désir de l'analyste, sa mise en acte, qui permet que s'institue cette disparité, et c'est son savoir-faire, son tact, et sa capacité à intervenir (ou pas) dès le départ, au moment opportun, qui permettra que puisse se produire ce déplacement, instituant l'inconscient comme lieu d'un savoir supposé (où on retrouve « l'hypothèse » évoquée un peu plus haut).

On l'entend, cela n'est pas une affaire de conviction (et donc de croyance). Il ne s'agit pas de persuader le patient de l'existence de l'inconscient. Freud le faisait parfois, et il peut sans doute également nous arriver de donner des explications, mais ce n'est évidemment pas là que gît le ressort de l'expérience. Plutôt que de convaincre, il s'agit de faire entendre un effet de vérité (repérage d'une répétition dans l'histoire du patient, lapsus, équivoque, silence, etc.). C'est ce qui est de nature à produire des effets d'ouverture.

Une mutation se produit, le savoir supposé change de nature, de référentiel déjà-là, il devient savoir textuel à venir « là où c'était... », et l'interlocuteur est investi comme en étant le dépositaire. Dit autrement, cet interlocuteur vient occuper la place Autre. À lui de ne pas s'y croire, et de ne pas s'y laisser prendre. On le perçoit, s'il s'agit d'une expérience, transfert et inconscient y sont indissolublement liés. L'institution de l'un implique et dépend tout à la fois, de la supposition de l'autre.

⁸ : Lacan distingue le savoir référentiel, susceptible d'un apprentissage et situant du côté de la rationalité consciente, du savoir textuel, constitutif de l'inconscient, donnant lieu à interprétation (cf. la Proposition du 9 octobre 1967)

Le tact et l'acte :

Au point de recoupement d'une technique et d'un style, le tact pourrait désigner la capacité pour l'analyste à agir de façon pertinente. C'est un des noms du savoir-faire, du « savoir y faire » qui oriente l'expérience. Il me semble d'ailleurs préférable de parler « d'orientation de l'expérience » plutôt que de « direction de la cure ».

Je l'ai déjà évoqué dans l'argument, il y a, dans le terme allemand « Takt » une connotation musicale, absente du français. Cela implique un certain rapport au temps. Freud le souligne d'ailleurs dans ses textes sur la technique en insistant sur la nécessité de choisir le bon moment pour interpréter⁹. Nous reviendrons sur cette question du bon moment, de l'intervention dont les effets interprétatifs viennent scander le dire du patient, et de la scansion (dans la séance, et de la séance) comme interprétation. De ce point de vue, l'élaboration de Lacan sur le temps logique¹⁰ ouvre certaines perspectives. Disons-nous par exemple qu'une interprétation produit une conjonction de l'instant du regard et du moment de conclure, court-circuitant le temps pour comprendre ? Est-ce là le ressort de la surprise qui se produit et de ses effets d'ouverture ? Dans la pratique le temps chronologique ne recouvre pas le temps logique, le temps pour comprendre vient après ce moment de conclure qu'est l'intervention interprétative. Le patient en est - parfois - surpris et il lui faut un temps variable, de quelques secondes à quelques années, pour comprendre l'effet de l'interprétation, quelle qu'en soit la forme.

En première approximation, on pourrait considérer le tact de l'analyste comme un savoir y faire avec son style. Je l'évoquais dans l'argument, l'acte analytique ne peut s'envisager que porté par un style singulier et par une invention propre à tel analyste, pour autant qu'il s'autorise lui-même¹¹. Ceux d'entre nous qui ont une pratique clinique ont très certainement fait l'expérience de ce qui se produit quand on « fait comme... », quand notre intervention part d'un lieu d'identification. Et qui d'entre nous n'a pas cherché à « faire comme... » ? Qui d'entre nous ne s'est pas surpris dans la pratique à répéter, par devers lui, ce qu'il avait entendu chez son ou ses analystes, son ou ses contrôleurs ? Bien souvent ce qui fonde ce genre d'intervention c'est le désir d'être analyste, plutôt que le désir de l'analyste¹². C'est le Moi qui intervient ici et il se produit alors ce qu'on pourrait appeler une « méchance ». Ça tombe, mais à côté. Ça tombe mal. Et par la même occasion cela produit une chute du Moi, il se casse la figure. Cette méchance, on l'entend, ne va pas sans consonner avec la méchanceté du Surmoi, puisque c'est souvent du Surmoi/Idéal du Moi que part ce genre d'intervention qui consiste à « faire comme ».

Dans son acte l'analyste est supposé y aller d'un style qui lui est singulier. Il y a là un paradoxe, apparent du moins. Je l'ai évoqué dans l'argument de ce séminaire. Le désir de l'analyste n'opère que pour autant qu'il prend appui sur cette singularité. Mais celle-ci n'apparaît pas réductible à ce qui, habituellement fonde notre originalité. Il y aurait d'ailleurs, par parenthèse, à distinguer style et originalité. Le « lui-même » dont s'autorise l'analyste n'est ni le Moi, qui n'est

⁹ Par exemple dans son texte « Le début du traitement » :

« Abordons maintenant une question essentielle, celle du moment où nous devons commencer à interpréter les dires du patient. Quand est-il temps de lui dévoiler le sens caché de ses idées et de l'initier aux hypothèses et aux procédés techniques de l'analyse ?

Voici notre réponse : pas avant qu'un transfert sûr, un rapport favorable, aient été établis chez le patient. »

¹⁰ « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée ». Écrits p. 197-213.

¹¹ À écrire, pourquoi pas, en un seul mot, pour souligner qu'il s'agit d'une invention conceptuelle, mais aussi que, si on n'y prend garde, cela peut devenir une rengaine qu'on chante sans plus y penser.

¹² Autre concept à ajouter dans la valise des mots-valises lacaniens.

qu'identification, l'Idéal du Moi, le Surmoi qui soutiennent cette identification, ni le fantasme. Ce n'est pas le symptôme non plus, bien que ce soit pour Lacan, ce qu'on « connaît le mieux », ce qui fonde le sujet, ce qui nous est le plus propre. Et s'il s'agit de parler du style comme manifestant notre idiosyncrasie, c'est sans doute quand même du symptôme, au sens que Lacan donne à ce terme, qu'il se rapproche le plus. Mais, encore une fois, il ne s'y réduit pas. Faut-il invoquer le sinthome¹³, cette forme irréductible du symptôme ? Est-ce là ce qui fait le singulier de notre singularité ? Je laisse la question en suspens, parmi celles que nous aurons à reprendre.

Style de l'analyste, style de l'analyse, la rencontre

Sans doute chaque analyste est-il par devers lui marqué par un certain style qui contribue à l'invention. Cela implique une certaine liberté, mais implique également la nécessité de rendre raison de ce qu'on fait. Il ne suffit pas de s'autoriser pour que cela produise un acte analytique. Tout dépend, je viens de l'évoquer, du lieu d'où cette autorisation prend son départ. Il s'autorise de lui-même, mais reste à préciser en quoi consiste le « lui-même », et à essayer de préciser autrement que sous une forme purement négative (pas le Moi, pas le fantasme, pas le symptôme, pas le sujet, pas le...).

Peut-être faut-il considérer que la manière dont on s'autorise, à chaque fois, dépend aussi, de l'analysant, en quoi la métaphore de « l'entre-deux-pas-à-la-même-place » peut s'avérer pertinente. Peut-être faut-il parler du style d'une analyse, plutôt que du style d'un analyste, si on veut bien ne pas réduire le style à des petites manies. L'analyste, au fond n'est-il pas une création de l'expérience ?

À suivre ?

*

**

Daniel Weiss

Le 23 octobre 2017

¹³ Nous reviendrons sur ce concept tardif de Lacan.